

Dans le chapitre intitulé *Linguistique et littérature*, nous pouvons lire le traité *Rhétorique et stylistique*, écrit par Jean-Paul Colin. L'auteur, y présentant un aspect historique de la rhétorique, ajoute des informations sur la stylistique structuraliste et les tendances actuelles de la stylistique.

Michel Arrivé, un des collaborateurs de la Grammaire du français contemporain, éditée par Larousse en 1964, intitule sa contribution *La sémiotique littéraire*. Il y donne quelques définitions de la sémiotique de la littérature, tout en soulignant leur caractère provisoire. Esquissant la problématique de la sémiotique littéraire, il constate que les méthodes de la grammaire distributionnelle sont difficilement applicables au texte littéraire.

Dans la partie portant le titre *Linguistique et mathématiques*, Charles Muller qui depuis plusieurs années se spécialise en statistique linguistique, affirme dans son article du même titre (*La statistique linguistique*) que la quantification du langage, tout en étant complexe, est possible. Evidemment le dépouillement automatique d'un texte ne peut pas suffire, il faut encore l'intervention du linguiste. Par exemple s'il s'agit de la statistique syntaxique, il faut qu'il y introduise des catégories. De l'avis de Ch. Muller, tout linguiste aura bientôt besoin de recevoir l'initiation au raisonnement statistique et à ses applications principales.

L'article *Linguistique et formalisation*, écrit par Jean-Pierre Desclé, docteur en mathématiques, intéressera ceux qui désirent „mathématiser les théories du langage“.

Jacques Filliolet est spécialiste en enseignement de la phonétique appliquée, mais il fait aussi des recherches concernant l'analyse linguistique de la poésie. Dans son article *Phonologie et phonétique*, il décrit des éléments de phonétique articulatoire et de phonétique acoustique, expliquant aussi le classement articulatoire et acoustique des voyelles et des consonnes.

François Bresson et Georges Vigneaux, dans leur traité *La psycholinguistique*, esquissent d'abord un aperçu historique. Parlant de la première génération des psycholinguistes, ils apprécient beaucoup l'ouvrage de C. E. Shannon et W. Weaver *The Mathematical theory of Communication* (1949). Dans leurs renseignements à propos de la seconde génération, ils soulignent l'importance de la théorie de Chomsky. En détail ils expliquent par exemple l'apport de la psycholinguistique dans le domaine de la phonologie. Dans le processus de l'acquisition d'une seconde langue ce sont aussi les problèmes sociologiques qui jouent un rôle non négligeable.

Pierre Guiraud dans son traité *La sémiologie* explique en détail par exemple ce qu'il faut comprendre par „signes“ et par „codes“.

Lelia Picabia dans l'article *Le structuralisme* esquisse d'abord les traits caractéristiques du structuralisme européen, c'est-à-dire de la théorie de Saussure, ainsi que les thèses principales de l'école de Prague. Comme continuateurs de celle-ci elle nomme André Martinet et R. Jakobson. Elle rappelle trois domaines de recherches d'A. Martinet: la phonologie générale, la phonologie diachronique et la linguistique générale. De l'école de Copenhague, elle mentionne Hjelmslev et Brøndal. En ce qui concerne le structuralisme américain, elle souligne l'importance de Bloomfield, Harris et Chomsky et caractérise les principes et les méthodes du distributionnalisme.

Par ces informations sommaires, nous voudrions attirer l'attention sur ce dictionnaire qui renseigne sur les tendances nouvelles de la linguistique et dont l'usage est très commode. Il est facile d'y chercher aussi bien des explications des concepts linguistiques que des indications bibliographiques, etc. De cette façon, le dictionnaire peut rendre de bons services même à ceux qui ne sont pas partisans de nouvelles théories, car malgré leur forme succincte, les renseignements sont clairs.

Zdeňka Stavinohová

Exégèse et traduction. Études de linguistique appliquée, N° 12, octobre-décembre, 1973. Paris, Didier.

Ce numéro est consacré aux problèmes de la traduction et à la préparation des interprètes. Les articles sont écrits par des universitaires, traducteurs et interprètes qui enseignent à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de l'université de Paris. Les auteurs traitent non seulement des problèmes théoriques, mais aussi des questions pratiques et pédagogiques de ces deux activités.

Dans l'article „La traduction: transcoder ou réexprimer?“, Marianne Lederer écrit que la polysémie et l'ambiguïté des mots et des phrases isolées disparaissent dès qu'on les remplace dans la situation dans laquelle ils ont été prononcés. Mais ce que les sémanticiens ou lexicographes appellent le sens, définissant les „contours conceptuels“ des mots, M. Lederer l'appelle „signification linguistique“, ce sens étant „en dehors de la parole“. Elle trouve nécessaire de distinguer dans la traduction entre la langue et la parole. La traduction relève plus de la compréhension et de l'expression que de la comparaison entre deux langues et la compréhension et l'expression,

écrit-elle, sont du domaine de la parole. Dans la traduction, l'analyse linguistique ne garantit pas qu'on découvrira le sens du message. Car la compréhension du texte s'appuie non seulement sur la connaissance de la langue, mais aussi sur la connaissance du sujet.

A propos du sens on trouve un avis analogue dans le traité „Traduction et théorie linguistique“ de Maurice Pergnier. Lui aussi souligne qu'il ne suffit pas de trouver des équivalents d'une langue à une autre, mais qu'il faut pratiquer également une exégèse du texte qu'on traduit. Selon Pergnier „tout terme d'un énoncé est référé simultanément à un système, duquel il tire sa valeur (ou signification) et à un ensemble extralinguistique de paramètres... la situation... qui lui confère le sens“. Traduire c'est découvrir les concepts que les mots „évoquent pour leur utilisateur et leur destinataire et redire ces concepts autrement“. Ainsi pour traduire il faut non seulement une référence à une langue, mais aussi à la situation. Car, souligne l'auteur, „l'activité exégétique est une part intégrante et fondamentale“ de la traduction. Il indique le schéma suivant de la traduction: 1. Perception et analyse du signifié. 2. Exégèse du sens. 3. Reformulation du sens dans une autre langue. Il faut traduire le sens de l'énoncé et non seulement ses composantes sémiques structurales et des références situationnelles.

Maurice Gravier, traitant les questions de „La traduction des textes dramatiques“ trouve que la réplique apporte en dehors de l'information, une charge affective. Il affirme que le traducteur devrait envisager aussi le nombre de mots et de syllabes de la réplique et même le nombre des phonèmes. Il est à désirer que le traducteur respecte le rythme du dialogue et, si possible, même sa musicalité. Quant au choix entre la traduction et l'adaptation, il dépend du genre du texte et aussi du public. Le traducteur devrait assister aux répétitions et devenir le collaborateur du metteur en scène. Voilà une revendication bien justifiée, mais rarement respectée. Le traducteur, en lisant la pièce et en la traduisant, doit la „voir“, il doit être „un expert de la langue parlée“. La connaissance de la civilisation des deux pays est aussi indispensable.

Armand Monjo choisit le sujet „Exégèse et re-création dans la traduction poétique: essai de traduction justifiée: Leopardi: Il primo amore“. Présentant sa traduction du poème, il rappelle certains problèmes de la traduction poétique (par exemple ceux du lexique, du style, de la forme métrique).

Frédéric Lassalle, dans ses „Réflexions sur mon métier“, après avoir posé que le traducteur doit s'effacer derrière le modèle, insiste sur l'enrichissement que ce travail apporte au traducteur, non seulement par les connaissances nécessaires, mais aussi par la connaissance intime des œuvres de grands auteurs.

Daniel Moskowitz consacre son traité „Le traducteur et destinataire du message“, aux problèmes de la traduction technique qui demande non seulement les connaissances linguistiques et celles de la méthode de traduction, mais aussi les connaissances techniques. Il rappelle que les traductions rédigées par des savants ou des techniciens, même s'ils connaissent bien la langue étrangère, sont souvent d'une qualité inférieure aux traductions faites par les traducteurs philologues. Mais ce qui est indispensable c'est que chaque traducteur fasse des recherches documentaires préalables pour qu'il comprenne les textes qu'il doit traduire et qu'il sache s'exprimer. L'auteur énumère différentes possibilités de la documentation orale et écrite. Quant à la documentation écrite, il rappelle différentes sortes de dictionnaires et leur utilité, des ouvrages de vulgarisation, des ouvrages de spécialisation, guides de voyages, etc., bref tout ce qui, à son avis et suivant ses expériences, peut rendre de bons services au traducteur. Si l'auteur écrit „je consacre actuellement, après vingt ans de traduction professionnelle, 40% environ de mon temps à la documentation préalable“ (83), c'est là une preuve de son attitude consciencieuse et sérieuse et, en même temps, un renseignement utile à tous les traducteurs, car il est en effet indispensable de se familiariser avec le domaine duquel on traduit.

A. Sliosberg dans l'article „Considérations sur la traduction médicale et pharmaceutique“ constate que le langage des spécialistes laisse souvent à désirer en ce qui concerne la stylistique. On y trouve beaucoup de néologismes et d'abréviations, ce qui cause parfois de grandes difficultés au traducteur. Quant à la terminologie médicale, l'auteur constate le manque d'unité. En ce qui concerne les textes pharmaceutiques, ils exigent de la part du traducteur une grande étendue de connaissances, car c'est un domaine très vaste.

Dans l'article „Quelques aspects non linguistiques de l'interprétation et de la traduction“ Karla Déjean le Féal exprime le désir que le traducteur collabore avec un spécialiste du domaine en question et que la langue cible soit pour le spécialiste sa langue maternelle. La réalisation de cette demande serait sûrement une solution idéale, mais il est, à ce que nous savons, rare de la rencontrer. Pour les interprètes, l'auteur recommande une plus grande spécialisation. Tout ce qu'il demande, est bien justifié, car ni le travail de traducteur ni celui d'interprète n'admettent la médiocrité.

Danica Seleskovitch, dans sa contribution „Vision du monde et traduction“, exprime l'avis

qu'il ne faut traduire que dans sa langue maternelle. Cela faciliterait, bien entendu, beaucoup la tâche du traducteur, mais ce désir n'est pas toujours réalisable; souvent il n'y a pas assez de traducteurs dont la langue cible soit la langue maternelle. L'auteur est persuadé que la linguistique structurale n'offre à la traduction que la stylistique comparée. Quant à la linguistique Chomskienne, elle apprécie le fait qu'elle envisage, dans le fonctionnement des langues, des aspects psychologiques, mais elle reproche à cette linguistique de confondre le fonctionnement de la langue et l'articulation de la pensée en paroles. L'auteur exprime aussi l'avis que les théories qui ne s'intéressent qu'à la langue, ne peuvent pas suffire à rendre le sens de l'original.

Dans l'article collectif „Enseigner l'interprétation”, les auteurs (E. Weintraub—Marianne Lederer—Jeannie de Clarens) soulignent, dans l'activité d'interprète par exemple, l'importance du contexte, la nécessité de connaître des institutions internationales, etc. Les étudiants, après leur arrivée à l'Institut, reçoivent une initiation à l'interprétation scientifique et technique, car ils doivent apprendre à s'adapter à la diversité des sujets. Ils écoutent aussi les discussions des conférences, s'exercent à l'expression orale, etc.

Le recueil *Exégèse et traduction* mérite bien l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de la traduction et au travail d'interprète. Car les auteurs d'articles y présentent les résultats de leurs recherches et de nombreuses expériences de leur activité. Ainsi par exemple leur conception de sens, donné par la situation, alors non limitée au sens linguistique est une constatation très juste et les traducteurs ne peuvent que se joindre à cet avis. De nombreux renseignements concernant le côté pratique de ces deux activités seront utiles aux futurs traducteurs et interprètes.

Zdeňka Stavinohová

Trois fois sur le rhétoroman

1. *M. A. Borodina*: Сравнительно-сопоставительная грамматика романских языков. Ретороманская подгруппа (энгадинские варианты). Leningrad 1973, 122 p.
2. *W. Theodor Elwert*: Die Mundart des Fassa-Tals. Unveränderter Nachdruck der 1943 Abhandlung nebst vier ergänzenden Aufsätzen. Wiesbaden 1972, 377 p.
3. *Helmut Stimm*: Medium und Reflexivkonstruktion im Surselvischen. Munich 1973, 108 p.

Le premier et le troisième ouvrages sont consacrés aux langues littéraires de Suisse qui se parlent dans les vallées de l'Inn (Engadine) et du Rhin (Surselva), le deuxième s'occupe d'un dialecte parlé dans les Alpes Dolomitiques en Italie.

1. Nous avons déjà enregistré un ouvrage de Mme Borodina traitant du rhétoroman (voir le compte-rendu dans la présente revue A 19 (1971) p. 262—265). Son nouveau livre *Grammaire comparée des langues romanes. Sous-groupe rhétoroman (Variantes d'Engadine)* paraît en tant que VI^e volume de la série des grammaires comparées des langues romanes (I^o. M. S. Gourytcchéva, N. A. Katagochtchina, Sous-groupe galloroman, Moscou 1964; II^o. M. S. Gourytcchéva, Sous-groupe italo-roman, M. 1966; III^o. N. A. Katagochtchina, E. M. Volf, Sous-groupe ibéro-roman, M. 1968; IV^o. L. I. Loukht, Langue roumaine M. 1970; V^o. N. A. Katagochtchina, E. M. Volf, L. I. Loukht, M. S. Gourytcchéva, Problème de la communauté de structure, où l'on analyse dix langues romanes y compris le rhétoroman de Surselva). Le nouveau livre de l'auteur respecte l'arrangement des volumes cités en ce qui concerne la phonétique (ici écrite par N. B. Iakoubova) et les parties du discours divisées en deux groupes: celui de nom (substantif, adjectif, article, numéral, prépositions, conjonctions, pronom) et celui de verbe.

En plus, son exposé est précédé d'une introduction contenant des renseignements nécessaires sur le territoire du rhétoroman en Suisse et en Italie, sur son origine et ses premiers monuments écrits, sur trois variantes d'Engadine et sur l'influence des langues italienne, française et allemande. Dans ses conclusions elle discute plusieurs problèmes: celui des „strats“ (adstrat, instrat), celui de la variabilité des langues, celui de la classification des langues romanes et celui du terme „langue rhétoromane“.

Sont ajoutées: deux variantes du conte „Sur le petit poisson d'or“, l'une en rhétoroman de Haute Engadine, l'autre d'Engadine Basse, suivies de deux traductions en italien et en français. Et c'est avec une bibliographie indispensable que se termine l'ouvrage de Mme Borodina.

Or, elle compare les deux variantes du rhétoroman d'Engadine. Pour s'en faire une idée, on cite la même phrase (p. 18): Blers vezzan pac in blers lous e pacs vezzan bler in pacs lous (Engadine Basse); Bgers vezzan poch in bgers lös e pachs vezzen bger in poch lös (sic) (Haute Engadine): „Beaucoup d'hommes voient peu en beaucoup de lieux et peu d'hommes voient beaucoup en peu de lieux“. Et encore un exemple où il est possible d'accepter la traduction russe en „pars pro toto“, mais pas mot à mot (p. 44): L'g schil e la terra uignen a passer via, nu la mia uerva nu uignen a passer via, parce que'schil' ne signifie pas 'soleil', mais 'ciel'.